

BISTOURI ADDICTS, LA JEUNESSE ÉTERNELLE À L'ASSAUT DES MILLENNIALS

«*Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle!*»: sur Instagram et Tik Tok, la médecine esthétique redéfinit la notion de beauté et ses canons, au risque d'une image de soi souvent fantasmée, dès le plus jeune âge. Une réalité sublimée qui peut ravager l'estime de soi et engendre la prolifération de «fake injectors»...

Par Aurélie Dejond Collage Mariam Kutidze

Laïs, 17 ans, exulte : plus que quelques jours avant d'arbore sa nouvelle bouche à l'école. C'est Colombe, sa «muse», qui l'a encouragée à «*embellir son visage pour être au top de son potentiel pour la rentrée scolaire*». À 19 ans, cette étudiante en communication est devenue accro aux injections. Le déclic ? Une annonce sur Instagram. «*On proposait des promos, c'était l'occasion rêvée de retoucher mon nez sans opération et pour un budget raisonnable. L'acide hyaluronique permet de corriger tous mes défauts sans passer par la chirurgie esthétique. Depuis deux ans, je fais régulièrement des injections dans les pommettes, le nez et les lèvres. J'ai envie de ressembler vraiment à ce que je voudrais être, c'est-à-dire moi, en mieux*», sourit la jeune femme, dont tout l'argent de poche y passe, et qui réalisera l'intervention de ses rêves dans une semaine. «*Des injections dans les seins. Pas de chirurgie ni de cicatrice. Ma mère est perplexe, ça semble trop "magique" à ses yeux, mais rien ni personne ne m'arrêtera*». Et surtout pas Louane, sa meilleure amie, qui souffre d'une

nécrose grave suite à une injection ratée, réalisée par une dénommée Nadia, vaguement infirmière et dont le compte Instagram a mystérieusement disparu depuis.

CAR SI LES 18-34 ANS ONT DÉSORMAIS DAVANTAGE RECOURS À LA CHIRURGIE ESTHÉTIQUE QUE LES 35- 50 ANS*, ILS SONT AUSSI BEAUCOUP PLUS NOMBREUX À PRIVILÉGIER LA MÉDECINE ESTHÉTIQUE VIA LES RÉSEAUX SOCIAUX ET À S'ADRESSER À DES INJECTEURS ILLICITES. En cause ? «*Des prix bradés très attractifs, qui cachent des interventions clandestines réalisées par des "fake injectors", avec des produits illégaux achetés en vrac pour quelques euros sur Internet. Or, une injection n'est pas anodine, seul un médecin peut la pratiquer, en aucun cas une esthéticienne ou une infirmière n'a le droit de piquer, les risques sont réels*», alerte Laurence Walon, dermatologue esthétique dans le Brabant wallon. Joy, 32 ans, en a fait les frais et vit un véritable calvaire depuis deux mois. «*Je suis devenue addict aux injections, il m'en fallait toujours plus. Un rendez-vous via les réseaux sociaux, dix minutes maximum sur place, moins de 100 euros par piqûre...ça prend moins de temps que d'aller chercher un pain! On ressort de là avec le moral boosté, on se sent belle et forte. Mais la dernière fois, ça a mal tourné. J'avais rendez-vous dans un garage, la fille se disait esthéticienne, son institut était en travaux, elle n'avait pas d'autre endroit... Après les injections d'acide hyaluronique dans mes fesses, j'ai contracté un staphylocoque et une infection du sang, j'enchaîne les séjours à l'hôpital car dès que je ne suis plus traitée, l'infection revient*».

ET LES DIFFÉRENTS SYNDICATS DE CHIRURGIE ESTHÉTIQUE D'ALER-TER, dans de nombreux pays, sur cette pratique illégale de la médecine par des «fake injectors». Hépatites médicamenteuses, paralysie, cécité, nécrose, septicémie, infections...privilégier un médecin reste essentiel. «*Un médecin fait neuf ans d'études. S'ajoute le diplôme universitaire de médecine esthétique et des formations. On ne s'improvise pas médecin injecteur. Les* ...»



... conditions d'asepsie doivent être scrupuleusement respectées. L'hygiène est primordiale pour éviter l'apparition d'une infection ou d'une complication. Se retrouver dans une salle de bain, dans le salon de beauté du coin ou dans un resort à l'étranger pour une intervention esthétique, c'est prendre un vrai risque pour sa santé. Par ailleurs, une injection d'acide hyaluronique à 50 euros, ça n'existe pas ! Il faut déboursier en moyenne 300 euros. La consultation médicale est la clé de voûte d'une bonne prise en charge. En fonction des souhaits, des antécédents médicaux, de la morphologie et des possibilités techniques, après un délai de réflexion, on peut programmer une intervention. Le patient doit toujours repartir avec un papier comportant les indications du produit et de la quantité injectée. Il est possible également que nous refusions, c'est au médecin de décider du côté raisonnable ou non d'une intervention, surtout chez un très jeune patient ».

LE BOOM DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE ESTHÉTIQUE S'EST DÉMOCRATISÉ, au point que l'économie de l'apparence soit devenue un vrai phénomène sociétal. La récente ouverture d'un premier « facial studio médical » parisien spécialisé en Botox, à l'instar des Botox bars de New York, montre à quel point la demande est forte et l'acte, banal. Selon une récente étude de Test-Achats, en Belgique, près de 16 % des femmes et 8 % des hommes ont déjà fait appel aux traitements et à la chirurgie esthétiques. Télé-réalité, covid-19 et réseaux sociaux : jamais le rapport à l'image de soi n'a été aussi plébiscité. Début 2022, le hashtag #plasticsurgery plafonnait d'ailleurs à 12 milliards de vues (contre 3,8 milliards en 2021, déjà). Numéro un des vues ? Les vidéos avant/après des interventions filmées par les internautes. Un basculement qui n'étonne pas Alain Bruyninckx, directeur de la Claris Clinic, centre médico-chirurgical belge consacré exclusivement à l'esthétique et qui regroupe des professionnels expérimentés et reconnus. « Les réseaux sociaux jouent un rôle majeur dans la banalisation des injections chez les plus jeunes, pour qui elles font parfois partie

“J'ai vraiment exagéré. Je faisais des injections comme j'achetais un jeans ou un sac. J'étais devenu un autre. Sans âme, mais parfaitement lisse, un visage de poupée.”

Antoine, 31 ans

d'une routine beauté et bien-être, au même titre que la pratique du sport, le blanchiment des dents ou une alimentation saine. Les raisons de cette évolution notoire sont multiples, à commencer par les réels progrès de la médecine esthétique, véritable alternative à la chirurgie esthétique. Traitements moins invasifs, moins onéreux, c'est beaucoup plus accessible. L'autre grand changement, c'est la médiatisation : aujourd'hui, on affiche fièrement une bouche ourlée, un nez refait ou une augmentation mammaire, alors que voici vingt ou trente ans, la chirurgie esthétique était un tabou suprême. Depuis quelques années, on assiste à des demandes fréquentes de Botox chez les très jeunes, alors qu'il y a dix ans, c'était rarissime avant 40 ans ! L'univers Kardashian a beaucoup contribué à populariser le monde de l'esthétique. La pandémie a été un énorme accélérateur, chacun ayant un nouveau rapport à son image, Teams a notamment été un réel déclic pour beaucoup. De plus en plus d'hommes y ont recours également. Cheveux, dents, paupières, ride du lion...idem, le souhait d'un effet bonne mine n'est plus l'apanage des femmes uniquement. Mais il faut que ce soit hyper encadré médicalement : oser une injection chez un injecteur lambda, c'est du suicide. », constate Alain Bruyninckx.

EN MARS 2021 DÉJÀ, une étude** démontrait l'influence réelle des vidéoconférences généralisées par la covid-19 sur les interventions esthétiques : 56,7 % des dermatologues y constataient une augmentation relative du nombre de patients recherchant des consultations esthétiques par rapport à avant la pandémie et 86,4 % indiquaient que leurs patients citaient les appels en visio comme raison de demander des soins. Si on constate une augmentation de 20 à 30 % des demandes et un rajeunissement des profils, le monde de l'esthétique a aussi ses modes, redéfinissant année après année les canons de beauté du corps et du visage. Chez nous, les injections en vue d'une bouche pulpeuse ont actuellement la cote. « C'est la demande numéro un », confirme Laurence Walon. La crainte de beaucoup de médecins ? L'escalade. Encore plus si on commence très jeune. Parmi les 18/25 ans, souvent influencés par les réseaux sociaux, on constate un risque de “dysmorphophobie Snapchat”. « Ceux-là deviennent réellement obsédés par leur apparence. Certains ne supportent plus de se voir sans filtres dans la réalité et sont perturbés par leur image fantasmée sur Instagram, notamment. D'autres ont des demandes disproportionnées, or, nous n'avons pas de baguette magique », rappelle la dermatologue. C'est le cas d'Antoine, 31 ans, qui ne se reconnaissait plus du tout dans le miroir. « J'ai vraiment exagéré. Je faisais des injections chez mon dermatologue comme j'achetais un jeans ou un sac. J'étais devenu un autre. Sans âme, mais parfaitement lisse, un visage de poupée. Je me suis fait injecter de l'hyaluronidase, l'antidote au surdosage d'acide hyaluronique », confie le jeune styliste, fier d'avoir franchi le cap. « Les 25/40 ans sont davantage dans la réflexion et une démarche de prévention et souhaitent un travail sur le long terme, l'objectif premier de la médecine esthétique étant un mieux-être général. Un selfcare mûrement pensé, pour prendre soin de soi, de son corps, de son esprit. Des actes réfléchis qui font du bien... et pas à n'importe quel prix, dans tous les sens du terme », conclut Laurence Walon. ●

*Source : IMCAS. **Zoom sur les interventions esthétiques pendant la pandémie de COVID-19, étude publiée dans l'International Journal of Women's Dermatology, mars 2021.